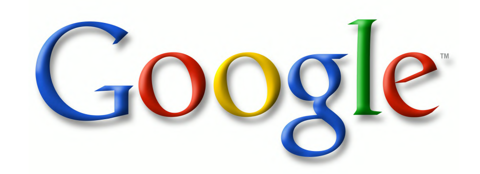
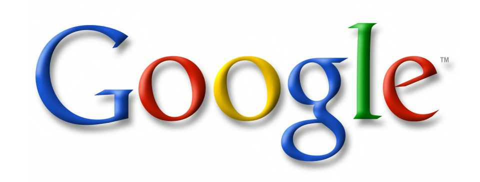
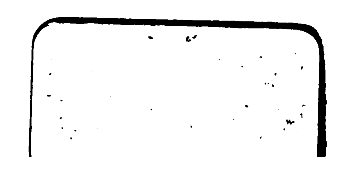










par Voltaire 14735

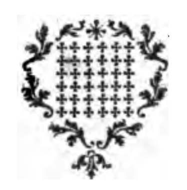
DEFENSE

DE MILORD

BOLLINGBROKE,

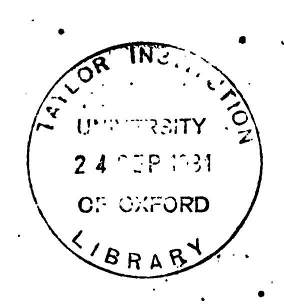
PAR le Docteur GOOD NATUR'D VELLVISHER, *Chapelain du Comte de Chesterfield*,

Traduit de l'Anglois.



Imprimé avec la permission des Supérieurs.

Novembre, 1752.



DÉFENSE DE MILORD *BOLLINGBROKE.*

C'EST un devoir de défendre la mémoire des morts illustres. On prendra donc ici en main la cause de feu Milord BOLLINBROKE, insulté dans quelques Journaux à l'occasion de ses excellentes Lettres qu'on a publiées. Il est dit dans ces Journaux, que *son nom ne doit point avoir d'autorité en matiere de Religion & de Morale*. Quant à la morale ; celui qui a fourni à l'admirable Pope tous les principes de son Essai sur l'homme ; est sans doute le plus grand maître de sagesse & de mœurs qui ait jamais été. Quant à la Religion, il n'en a parlé qu'en homme consommé dans l'Histoire & dans la Philosophie. Il a eu la modestie de se renfermer dans la partie historique, soumise à l'examen de tous les Savans, & l'on doit croire, que si ceux qui ont écrit contre lui avec tant d'amertume, avoient

bien examiné ce que l'illustre Anglois a dit, ce qu'il pouvoit dire, & ce qu'il n'a point dit, ils auroient plus ménagé sa mémoire. Milord Bollingbroke n'entroit point dans des discussions Théologiques à l'égard de Moïse. Nous suivrons son exemple ici en prenant sa défense.

Nous nous contenterons de remarquer, que la Foi est le plus sûr appui des Chrétiens, & que c'est par la Foi seule que l'on doit croire les histoires rapportées dans le Pentateuque. S'il falloit citer ces livres au tribunal seul de la raison, comment pourroit-on jamais terminer les disputes qu'ils ont excitées ? La raison n'est-elle pas impuissante à expliquer comment le serpent parloit autrefois, comment il séduisit la mere des hommes, comment l'ânesse de Balaam parloit à son Maître, & tant d'autres choses sur lesquelles nos foibles connoissances n'ont aucune prise. La foule prodigieuse de miracles qui se succédent rapidement les uns aux autres, n'épouvante-t'elle pas la raison humaine ? Pourra-t'elle comprendre quand elle sera abandonnée à ses propres lumiéres, que les Prêtres des Dieux d'Egypte ayent opéré les mêmes prodiges que Moïse envoyé du vrai Dieu; qu'ils ayent

par exemple changé toutes les eaux d'Egypte en sang, après que Moïse eut fait ce changement prodigieux? Et quelle Physique, quelle Philosophie suffiroit à expliquer comment ces Prêtres Egyptiens purent trouver encore des eaux à métamorphoser en sang, lorsque Moïse avoit déja fait cette métamorphose.

Certes, si nous n'avions pour guide que la lumiere foible & tremblante de l'entendement humain, il y a peu de pages dans le Pentateuque que nous puissions admettre suivant les régles établies par les hommes, pour juger des choses humaines. D'ailleurs tout le monde avoue qu'il est impossible de concilier la Chronologie confuse qui régne dans ce livre, tout le monde avoue que la Géographie n'y est pas exacte en beaucoup d'endroits. Les noms des Villes qu'on y trouve, lesquelles ne furent pourtant appellées de ces noms que longtems après, font encore beaucoup de peine malgré la torture qu'on s'est donnée, pour expliquer des passages si difficiles. Quand Milord Bolingbroke a appliqué les régles de la critique au livre du Pentateuque, il n'a point prétendu ébranler les fondemens de la Religion; & c'est dans cette vûe qu'il a

ſon tems. Il eſt donc clair, que ſi on ne s'attachoit qu'aux régles de la critique prophane, on ſeroit en droit de préſumer qu'Homére eſt l'auteur de l'Iliade, & non pas que Moïſe eſt l'auteur du Pentateuque. La ſoumiſſion ſeule à la Religion tranche toutes ces difficultés ; & je ne vois pas pourquoi Milord Bollingbroke, ſoumis à cette Religion comme un autre, a été ſi vivement attaqué.

On affecte de le plaindre de n'avoir point lû *Abbadie*. A qui fait-on ce reproche ? A un homme qui avoit preſque tout lû, à un homme qui le cite (*pag. 94. du premier tome de ſes Lettres, à Londres chez Miller*). Il mépriſoit beaucoup *Abbadie*, j'en conviens, & j'avouerai qu'Abbadie n'étoit pas un génie à mettre en parallele avec le Vicomte de Bollingbroke. Il défend quelquefois la vérité avec les armes du menſonge. Il a eu des ſentimens que nous avons jugés erronés ſur la Trinité, & enfin, il eſt mort en démence à Dublin.

On reproche au Lord Bollingbroke de n'avoir point lû le livre de l'Abbé Houteville, intitulé, *la Religion prouvée par les faits*. Nous avons connu l'Abbé Houteville. Il vécut long-tems chez un Fermier Général qui avoit un fort joli Sérail. Il

fut ensuite Secrétaire de ce Fameux Cardinal Dubois, qui ne voulut jamais recevoir les Sacremens à la mort, & dont la vie a été publique. Il dédia son livre au Cardinal d'Auvergne, Abbé de Cluni, *propter clunes*. On rit beaucoup à Paris où j'étois alors, & du livre & de la dédicace, & on sait que les objections, qui sont dans ce livre contre la Religion Chrétienne, étant malheureusement beaucoup plus fortes que les réponses, ont fait une impression funeste, dont nous voyons tous les jours les effets avec douleur.

Milord Bollingbroke avance, que depuis long-tems le Christianisme tombe en décadence. Ses adversaires ne l'avouent-ils pas aussi? Ne s'en plaignent-ils pas tous les jours? Nous prendrons ici la liberté de leur dire pour le bien de la cause commune & pour le leur propre, que ce ne sera jamais par des invectives, par des manieres de parler méprisantes, jointes à de très-mauvaises raisons, qu'on ramenera l'esprit de ceux qui ont le malheur d'être incrédules. Les injures révoltent tout le monde & ne persuadent personne. On fait trop légerement des réproches de *débauche* & de *mauvaise conduite* à des Philosophes, qu'on devroit seulement plain-

dre de s'être égarés dans leurs opinions.

Par exemple, les adverſaires de Milord Bollingbroke le traitent de *débauché* parce qu'il communique à Milord Cornſburi ſes penſées ſur l'Hiſtoire. On ne voit pas quel rapport cette accuſation peut avoir avec ſon livre. Un homme qui du fond d'un Sérail, écriroit en faveur du concubinage, un uſurier qui feroit un livre en faveur de l'uſure, un Apicius qui écriroit ſur la bonne chere, un tyran ou un rebelle qui écriroit contre les Loix, de pareils hommes mériteroient ſans doute qu'on accusât leurs mœurs d'avoir dicté leurs écrits; mais un homme d'Etat, tel que Milord Bollingbroke, vivant dans une retraite philoſophique, & faiſant ſervir ſon immenſe littérature à cultiver l'eſprit d'un Seigneur digne d'être inſtruit par lui, ne méritoit certainement pas que des hommes qui doivent ſe piquer de décence, imputaſſent à ſes débauches paſſées des ouvrages qui n'étoient que le fruit d'une raiſon éclairée par des études profondes.

Dans quel cas eſt-il permis de reprocher à un homme les déſordres de ſa vie? C'eſt dans ce ſeul cas-ci peut-être, quand ſes mœurs démentent ce qu'il enſeigne.

On auroit pû comparer les ſermons d'un fameux Prédicateur de notre tems avec les vols qu'il avoit faits à Milord Gallovai & avec ſes intrigues galantes. On auroit pû comparer les ſermons du célébre Curé, des Invalides & de *Fantin* Curé de Verſailles avec les procès qu'on leur fit pour avoir ſéduit & volé leurs pénitentes. On auroit pû comparer les mœurs de tant de Papes & d'Evêques avec la Religion qu'ils ſoutenoient par le fer & par le feu. On auroit pû mettre d'un côté leurs rapines, leurs bâtards, leurs aſſaſſinats; & de l'autre leurs Bulles & leurs Mandemens. C'eſt dans de pareilles occaſions qu'on eſt excuſable de manquer à la charité qui nous ordonne de cacher les fautes de nos freres. Mais qui a dit aux détracteurs de Milord Bollingbroke, qu'il aimoit le vin & les filles? Et quand il les auroit aimées, quand il auroit eu autant de concubines que David, que Salomon ou le grand Turc, en connoîtroit-on davantage le véritable Auteur du Pentateuque?

Nous convenons qu'il n'y a que trop de Déiſtes. Nous gémiſſons de voir que l'Europe en eſt remplie. Ils ſont dans la Magiſtrature, dans les Armées, dans l'E-

glise, auprès du trône & sur le trône même. La littérature en est sur-tout inondée, les Académies en sont pleines. Peut-on dire que ce soit l'esprit de débauche, de licence, d'abandonnement à leurs passions qui les réunissent ? Oserons-nous parler d'eux avec un mépris affecté ? Si on les méprisoit tant, on écriroit contre eux avec moins de fiel ; mais nous craignons beaucoup que ce fiel qui est trop réel & ces airs de mépris qui sont si faux, ne fassent un effet tout contraire à celui qu'un zéle doux & charitable, soutenu d'une doctrine saine & d'une vraie philosophie, pourroit produire.

Pourquoi traiterons-nous plus durement les Déistes qui ne sont point idolâtres que les Papistes à qui nous avons tant reproché l'idolatrie ? On siffleroit un Jésuite qui diroit aujourd'hui que c'est le libertinage qui fait des Protestans. On riroit d'un Protestant qui diroit que c'est la dépravation des mœurs qui fait aller à la Messe. De quel droit pouvons nous donc dire à des Philosophes adorateurs d'un Dieu, qui ne vont ni à la Messe ni au Prêche, que ce sont des hommes perdus de vices ?

Il arrive quelquefois que l'on ose atta-

quer avec des invectives indécentes des personnes qui à la vérité sont assez malheureuses pour se tromper, mais dont la vie pourroit servir d'exemple à ceux qui les attaquent. On a vû des Journalistes qui ont même porté l'imprudence jusqu'à désigner injurieusement les personnes les plus respectables de l'Europe, & les plus puissantes. Il n'y a pas long tems que dans un papier public un homme emporté par un zéle indiscret ou par quelque autre motif, fit une étrange sortie sur ceux qui pensent que *de sages loix, la discipline militaire, un gouvernement équitable & des exemples vertueux peuvent suffire pour gouverner les hommes, en laissant à Dieu le soin de gouverner les consciences*. Un très-grand homme étoit désigné dans cet écrit périodique en termes bien peu mesurés. Il pouvoit se vanger comme homme, il pouvoit punir comme Prince, il répondit en Philosophe : *Il faut que ces miserables soient bien persuadés de nos vertus & surtout de notre indulgence, puisqu'ils nous outragent sans crainte avec tant de brutalité.*

Un telle réponse doit bien confondre l'Auteur, quel qu'il soit, qui en combattant pour la cause du Christianisme, a employé des armes si odieuses. Nous conju-

rons nos freres de se faire aimer pour faire aimer notre Religion. Que peuvent penser en effet un Prince appliqué, un Magistrat chargé d'années, un Philosophe qui aura passé ses jours dans son cabinet, en un mot tous ceux qui auront eu le malheur d'embrasser le Déisme par les illusions d'une sagesse trompeuse, quand ils voient tant d'écrits où on les traite de cerveaux évaporés, de petits Maîtres, de gens à bon mots & à mauvaises mœurs? Prenons garde que le mépris & l'indignation que de pareils écrits leur inspirent ne les affermissent dans leurs sentimens.

Ajoutons un nouveau motif à ces considérations. C'est que cette foule de Déistes qui couvre l'Europe, est bien plus près de recevoir nos verités, que d'adopter les dogmes de la Communion Romaine. Ils avouent tous que notre Religion est plus sensée que celle des Papistes. Ne les éloignons donc pas, nous qui sommes les seuls capables de les ramener. Ils adorent un Dieu & nous aussi, ils enseignent la vertu, & nous aussi. Ils veulent qu'on soit soumis aux Puissances, qu'on traite tous les hommes comme des freres, nous pensons de même, nous partons des mêmes principes. Agissons donc avec eux

comme des parens qui ont entre les mains les titres de la famille, & qui les montrent à ceux qui descendus de la même origine sçavent seulement qu'ils ont le même pere, mais qui n'ont point les papiers de la maison.

Un Déiste est un homme qui est de la Religion d'Adam, de Sem, de Noé. Jusques-là il est d'accord avec nous. Disons lui : vous n'avez qu'un pas à faire de la Religion de Noé aux préceptes donnés à Abraham. Après la Religion d'Abraham passez à celle de Moïse. Quittez tout de suite la Religion Moïse pour celle du Messie. Enfin quand vous aurez vû que la Religion du Messie a été corrompue, vous choisirez entre Wiclef, Luther, Jean Huss, Calvin, Mélanchton, Œcolompade Zwingle, Storck, Parker, Servet, Socin, Fox & d'autres Réformateurs. Ainsi vous aurez un fil qui vous conduira dans ce grand labyrinthe depuis la création de la Terre jusqu'à l'année 1752. S'il nous répond qu'il a lû tous ces grands hommes, & qu'il aime mieux être de la Religion de Socrate, de Platon, de Trajan, de Marc-Auréle, de Ciceron, de Pline, &c. nous le plaindrons, nous prierons Dieu qu'il l'illumine, & nous ne lui di-

rons point d'injure. Nous n'en disons point aux Musulmans, aux Disciples de Confucius. Nous ne chargeons point d'invectives les Juifs mêmes qui ont fait mourir notre Dieu par le dernier supplice; au contraire nous commerçons avec eux, nous leur accordons les plus grands priviléges. Nous n'avons donc aucune raison pour crier avec tant de fureur contre ceux qui adorent un Dieu avec les Musulmans, les Chinois, les Juifs & nous, & qui ne reçoivent pas plus notre Théologie que toutes ces nations ne la reçoivent.

Nous concevons bien qu'on ait poussé des cris terribles dans le tems que d'un côté on vendoit les Indulgences & les Bénéfices, & que de l'autre on dépossédoit des Evêques, & qu'on forçoit les portes des Cloîtres. Le fiel couloit alors avec le sang. Il s'agissoit de conserver ou de détruire des usurpations; mais nous ne voyons pas que ni Milord Bollingbroke, ni Milord Shaftersburi, ni l'illustre Pope qui a immortalisé les principes de l'un & de l'autre, ayent voulu toucher à la pension d'aucun Ministre du S. Evangile. Jurieu fit bien ôter une pension à Bayle, mais jamais le respectable Bayle ne son-

gea à faire diminuer les appointemens de Jurieu. Demeurons donc en repos. Prêchons une morale aussi pure que celle des Philosophes adorateurs d'un Dieu, qui d'accord avec nous dans ce grand principe, enseignent les mêmes vertus que nous, sur lesquelles personne ne dispute; mais qui n'enseignent pas les mêmes dogmes sur lesquels on dispute depuis dix-sept cens ans, & sur lesquels on disputera encore.

FIN.





